

# La légende de Port-Salut

Qui n'a pas rencontré de ces esprits moroses,  
De ces esprits frondeurs, superbes, dédaigneux,  
Dont le triste plaisir est d'effeuiller les roses  
Qui paraient la légende au temps de nos aïeux ?

Pour eux le vrai seul est aimable,  
Ils le disent du moins ; et pourtant savent-ils  
Dans ce qui fut jadis, ces critiques subtils,  
Où l'histoire finit, où commence la fable ?  
Quand tout est débattu, contesté, démenti  
Même dans l'action qui devant nous se passe,  
Rirai-je d'un récit dès lors qu'il m'embarrasse ?

Non, je prends un autre parti.  
Rien n'est beau que le vrai ? C'est bien ! je le demande  
Comme un autre à l'histoire, à ses sanglants débats ;

Seulement, je le dis tout bas,  
Je crois le voir aussi dans la simple légende.  
Peu m'importe le fait, ou la date, ou le lieu,  
Si la pensée émeut, encourage, pénètre  
D'un saint amour du bien, je ne puis méconnaître

La vérité, cette fille de Dieu.  
Jésus, le doux Sauveur, aimait les paraboles ;  
Il parlait du prodigue et du talent caché.  
Gardons, gardons au cœur malade, desséché,  
Tous ces pieux récits, faits réels ou symboles.  
J'en veux rappeler un qui me fut raconté  
Aux grèves de Crozon, la presque île bretonne :  
On ne me l'orna point ; moi-même je le donne  
Dans toute sa simplicité.

Un Crozonnais, qui n'avait en partage  
Qu'un champ maigre, chétif, un bateau bien petit

Et sept enfants d'un féroce appétit,  
Se lamentait un jour dans son pauvre ménage.  
Le pain de la famille avait pris tout son grain ;  
Vide était le grenier, et vide aussi la bourse ;  
Et, les sillons tout prêts, l'homme était sans ressource  
    Pour ensemer son terrain.  
Que faire ? Il l'ignorait. Sa femme, plus habile,  
L'assista d'un avis : – « Quand nous étions heureux,  
Te souvient-il, Mikel, qu'un ami généreux  
Nous offrit mainte fois un service inutile ?  
Va le trouver ; réclame aujourd'hui ce secours. »  
    – « Soit ! » dit Mikel, sans trop de confiance ;  
    Car il savait déjà d'expérience  
Qu'entre offrir et donner il est bien des détours.  
La rougeur au visage et la honte à la gorge,  
Le voilà, néanmoins, chez son ami Vincent :  
    – « Pour les semailles d'à présent,  
Voisin, j'aurais besoin... besoin d'un boisseau d'orge.  
La pêche ne va plus, vous savez... le poisson... » –  
Il s'arrêta tout court, voyant que sa harangue  
Déplaisait au voisin, lui donnait le frisson :  
Tant d'amis ont au cœur une pierre, un glaçon,  
    Avec un brasier sur la langue !  
Vincent en était là : – a Tu me vois désolé,  
Murmura-t-il ; hier j'avais du grain sans doute.  
Impossible aujourd'hui ! Pas d'argent, pas de blé !  
Dans deux ans, dans un an... » – Mikel reprit sa route  
Et s'éloigna sans être rappelé.

Éconduit par l'ami si rempli d'obligeance  
    Quand de son zèle on pouvait se passer,  
Mikel, en s'en allant, promit de s'adresser  
À de moins empressés pour trouver allégeance.  
L'officieux Vincent mentit à ses discours ;  
Le pêcheur cette fois frappera chez Maurice :  
Puisqu'on trompe partout, mieux vaut avoir recours,  
Dans la détresse, à l'homme accusé d'avarice.

L'idée était nouvelle ; elle eût pu réussir  
Chez un faux Harpagon, en secret charitable ;  
    Mais celui-ci, disons sans le noircir,  
Qu'il était Harpagon, Harpagon véritable.  
Aussi d'un ton bourru : – « Je te prends en défaut,  
Mikel ; tu veux pour toi qu'un autre se dépouille !  
N'as-tu pas un bateau ? ta femme une quenouille ?  
Travaillez ; vous aurez alors ce qu'il vous faut.  
Quand on est dans la gêne, au lieu d'aller en quête,  
Il faut vivre de peu, l'ami, sache-le bien.  
– Vivre de peu ? dit l'autre en secouant la tête,  
Je l'ai fait ; cependant on ne vit pas de rien. » –

Il sortit là-dessus, la tristesse dans l'âme,  
    Le cœur gonflé de soupirs étouffants.  
Oh ! s'il eût été seul à souffrir ! Mais sa femme,  
    Sa femme et ses petits enfants !...  
    Dans un coin de la péninsule,  
Tout près de Port Salut vivait, en ce temps-là,  
    Une vieille appelée Ursule,  
Qui se croyait très-sainte, et passait pour cela.  
    Mikel connaissait sa demeure,  
Où l'aisance régnait et souriait aux yeux ;  
    Il y courut, et peignit de son mieux  
    Son embarras raconté tout à l'heure.

– « De l'orge ? dit Ursule ! oh ! ne parlons jamais  
De terrestres besoins, de mondaines affaires !  
Que le ciel nous châtie, à tout je me soumets !  
Imitez-moi, mon fils. Adieu, je vous promets  
    Une neuvaine et trois rosaires. » –

Le refus était dur : la vieille cependant,  
En comptant sur ses doigts ses vertus angéliques,  
Était prête à léguer à quelques basiliques

Ses cheveux gris et sa dernière dent  
 Pour en faire, à sa mort, de dévotes reliques.  
 Revenons au pêcheur. Le pauvre homme voulut,  
     N'espérant plus rien de personne,  
 Prier pour ses enfants la céleste patronne  
 De l'autel vénéré qu'on voit à Port-Salut.  
     Le voilà seul dans la chapelle  
 Commencant un *Ave*, puis, tout à son chagrin,  
 Reprenant sa pensée affligeante, cruelle :  
 – « J'ai tracé mes sillons, et je n'ai pas de grain. » –  
     Marie, ô Mère secourable !  
 Vos yeux comme les siens ont pleuré bien des fois ;  
 Heureuse maintenant, soyez lui favorable :  
 Pour un boisseau prêté, Mikel en promet trois.  
     Vous pouvez tout, Vierge bénie !  
 Il le dit et le croit ; d'autres l'ont éprouvé ;  
 Et lui-même, le front collé sur le pavé,  
     Sa prière n'est pas finie,  
 Qu'il sent au fond du cœur que vous l'avez sauvé !  
 Il était nuit ; soudain la lampe, presque éteinte,  
 Brille, éclaire la nef, les coins les plus obscurs.  
 Ô prodige ! voyez, dans la pieuse enceinte  
     Des sacs de blé garnissent tous les murs :  
 Seigle, avoine, froment, blé noir, de chaque sorte,  
 Se trouvent sous la main ; mais l'honnête Mikel  
 Ne veut qu'un boisseau d'orge ; il le prend, il l'emporte,  
 Et bientôt les enfants qui pleuraient à sa porte,  
 Avec lui rendent grâce à la Reine du ciel.

    Poursuivons. La moisson venue,  
 Riche de cent boisseaux pour un qu'il avait mis  
     Dans sa terre indigente et nue,  
 L'emprunteur apportait les sacs de blé promis  
     À la chapelle bien connue.  
     La croix, le chapelet en main,  
     Pieds nus, la tête découverte,  
 Il s'avance ; il arrive au terme du chemin  
 Où devant lui la porte est toute grande ouverte.

– « La Vierge m’attendait, » dit-il, et sur son dos  
Chargeant le premier sac des trois qu’il devait rendre,  
Devant la sainte image il le place, et va prendre

Le second des autres fardeaux.

Heureux sous le boisseau qui courbe son échine  
Et lui semble, à coup sûr, digne d’un bon accueil,  
Il revient vers l’autel ; mais, à vingt pas du seuil,  
L’écarté, le repousse une force divine.

La porte se ferme. Un moment  
Le pèlerin surpris se trouble dans son âme ;

Puis, un généreux mouvement

L’éclairant tout à coup, lui découvre comment  
Son vœu, qu’il croyait pur, offensait Notre-Dame.

– « Mère, s’écria-t-il, en tombant à genoux,  
Vous n’avez pas voulu que ma reconnaissance  
Ajoutât quelque chose au don reçu de vous :  
Je pensais à l’usure, et vous à l’assistance. » –

Terminons ce récit. Au pays de Crozon,

Je l’ai dit, on se le rappelle,

Et de Port-Salut la chapelle

Ravive tous les jours la touchante leçon.

Dans la contrée encor, s’il est quelque Maurice,

Quelque Ursule, quelque Vincent,

La naïve croyance, à l’indigent propice,

Gêne le cœur étroit, le fait compatissant,

Le dispose à rendre service.

Ce résultat connu, concluons désormais

Que pour la charité, vertu que rien n’égale,

La légende a fait plus que ne fera jamais

Le plus beau traité de morale.

Hippolyte VIOLEAU, *Paraboles et légendes,*  
*poésies dédiées à la jeunesse,* 1856.

[www.biblisem.net](http://www.biblisem.net)